Document generated on 07/01/2025 6:23 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La bougie

Étienne Poirier

Number 64, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4121ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poirier, É. (2000). La bougie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 57–57.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La bougie

Étienne Poirier

Dans un appartement de la rue du Faubourg, une fenêtre est restée ouverte et ses rideaux battent au vent. À l'intérieur, il fait sombre. La seule source de lumière est une bougie posée sur la table. Les quatre pièces, comme le grand lit défait, sont vides. La radio, depuis le salon, souffle des airs de blues qui imprègnent l'air de la douleur de vivre. La flamme vacille. Une feuille de papier se trouve au pied de la bougie. Sur celle-ci, une note rédigée à l'encre rouge : « Ce soir je suis venu te voir à ton travail. Je t'ai apporté des roses. Il faisait froid et, pour éviter qu'elles ne gèlent, j'ai dû les envelopper dans du papier de soie. En arrivant devant le restaurant, je me suis arrêté, en espérant te surprendre à travers la vitre. D'abord je ne t'ai pas vue. Puis, après un moment, tu es apparue pour prendre la commande d'un client. Tu l'as servi gentiment, mais, quand tu t'es retournée, j'ai vu que ton sourire s'effaçait. Je suis resté là, dans le vent et le froid, à attendre ton retour, et tu es revenue avec les plats que tu as déposés sur la table. L'homme t'a dit quelque chose qui a d'abord semblé te plaire. Du moins, tu as ri. Mais, encore une fois, lorsque tu t'es retournée, tu as regardé le plafond, ta bouche s'est tordue dans une moue de dégoût et, en grimaçant, tu as répété quelque chose pour te moquer de l'homme. J'ai réalisé que tu feignais ton plaisir. J'ai compris alors toute l'hypocrisie dont tu étais capable, ma vie. J'aurais pu rester là toute la soirée à te haïr, mais mes mains commençaient à gercer et le vent emportait une à une les pétales de roses. Je les ai laissées par terre et je suis rentré pour écrire cette note, pour toi, ma vie, toi que je n'aime plus. » Au bas de la feuille, en guise de signature, la plume abandonnée. Sa pointe tache le papier et son encre se répand parmi les fibres comme une flaque de sang. Les rideaux battent l'air à nouveau et la bougie s'éteint. Sa mèche, encore rouge d'une vie passée, se dissimule lentement dans l'obscurité, ne laissant derrière elle qu'un filet de fumée qui s'élève vers le plafond.